

LE MENEESTREL

4590. — 86^e Année. — N^o 16.



Vendredi 18 Avril 1924.

Allons-nous avoir une Littérature et une Musique radiophoniques ?

DANS ce chef-d'œuvre qui s'appelle *les Temps difficiles*, Dickens a campé la figure rude, carrée, solennelle du maître d'école qui ne croit qu'aux faits, aux « durs faits », Thomas Gradgrind. Symbole de l'homme moderne, qui n'admet que les réalités palpables à la main, à l'œil ou au son. Et voici, par conséquent, quelque chose devant quoi Thomas Gradgrind le magister s'inclinerait avec respect : la radiophonie, — car cela est un « fait » dans toute l'acception du terme, et un fait avec lequel il convient désormais de compter, — si l'on ne veut pas être exposé à de certaines surprises.

Or, quels sont ceux, justement ici, qui doivent compter, sinon les écrivains, les compositeurs et les musiciens?...

Rien ne sert de chercher des faux-fuyants ou des attermoiements : il faut regarder la situation en face.

Nous, les écrivains, nous savons par expérience à quelle impasse risquent de mener les essais de marche en biais. Voici quelque vingt-cinq années, nous avons fait école à nos dépens. Une invention nouvelle surgissait, qui paraissait, elle aussi, étrange et quasi miraculeuse : la photographie animée. Par une aberration de laquelle nous nous repentons amèrement aujourd'hui, nous commîmes l'erreur monumentale de ne voir en ce cinématographe balbutiant qu'une curiosité mécanique ; et nous ne devinâmes point dans la modestie des premières bandes de 35 mètres, vagues « nouvelles à la main » pour enfants petits et grands, le formidable développement qu'allait prendre cette transposition photographique de la vieille pantomime. Quelques-uns aperçurent là qu'un théâtre naissait. Les autres s'en désintéressèrent. Et, aujourd'hui, l'art cinématographique qui aurait pu se développer aux mains des écrivains de théâtre, qui aurait dû se développer aux mains de ces spécialistes, a mené une existence à côté, existence cahotée et anecdotique à laquelle la littérature ne fut autorisée à venir parfois se mêler qu'à titre de parente éloignée et en de certaines conditions subalternes et auxiliaires. Un personnel à part, surgi par génération spontanée, s'est saisi du cinématographe, en a fait ce que vous savez bien tous, et mène le train, lequel est international, en ne demandant la collaboration des écrivains que pour obtenir la réclame d'un nom déterminé, l'aide d'une imagination spécialisée donnée, le support momentané d'une œuvre illustre ou tel avantage de ce genre. En fait, le cinématographe est un État autonome dans la République des Lettres ; — et cette autonomie qu'il défend énergiquement ne va

pas sans divers inconvénients au regard de l'unité intellectuelle française.

Il faudrait que la négligence commise au début du siècle par les écrivains, méconnaissant la valeur du fait « Cinématographie », servît d'exemple aux artistes français au regard du fait nouveau « Radiophonie ».

Remarquez, je vous prie, qu'il s'agit là, — comme en matière de cinéma, — d'une affaire à caractère international, situation très importante qu'il convient de ne jamais oublier ni négliger. Et les étrangers vont vite sur ces terrains particuliers. C'est déjà ce qui se passe pour le cinéma : nous avons en France 2.500 salles de projection publiques, et ceci semble un chiffre élevé... Il en existe 30.000 aux seuls États-Unis, et c'est là une des raisons pour lesquelles le goût variable présidant au choix des scénarios est, en partie, commandé par les États-Unis de qui les achats seuls peuvent amortir l'établissement d'un film, alors que les achats en France n'en amortissent pas la centième partie. Que sera-ce avec les appareils radiophoniques?

Car la radiophonie en Amérique tourne en ce moment à la hantise : je reçois une correspondance de New-York dans laquelle on me dit : « La mode est aux installations radiophoniques : même le cinéma est déserté par les foules, car on s'amuse chez soi : on tourne un bouton et on a à sa disposition musique et cours de la Bourse, discours et anecdotes, histoires pour enfants. Les actions des cinémas baissent, celles des sociétés électriques montent, car plus on reste chez soi, plus on consomme de courant électrique. Même l'Église commence à s'inquiéter : les journaux catholiques déplorent que les ondes hertziennes qui transportent des sermons protestants ne s'arrêtent pas devant les maisons des fidèles et leur portent à domicile les enseignements des hérétiques. Les politiciens cherchent à trouver de quelle façon la T. S. F. pourrait leur servir : Quel orateur saura faire un discours assez vibrant, s'il n'a aucune certitude que le dernier de ses auditeurs n'a pas déjà tourné le régulateur de son appareil vers quelque jazz-band nègre?... »

Les autres pays font exactement de même. Par exemple, le grand journal belge *Neptune*, qui paraît quotidiennement sur une moyenne de 24 pages grand format, publie maintenant régulièrement une page de 6 colonnes de 140 lignes chacune et appelée « Sans-Fil », laquelle donne tous les programmes des concerts par radiophonie de Belgique, de France, d'Angleterre ; j'en ai un exemplaire sous les yeux et je vois que, en même temps, les « sans-filistes » belges ont le choix entre Massenet, Chopin, Godard, Wagner, d'Ollone, Saint-Saëns que leur offre le *Radio-Belgique*, un festival complet d'Indy proposé par la Tour Eiffel, trois concerts variés à heures différentes lancés par *Radiola*, un formidable programme de musique allemande et française semé aux quatre vents du ciel par une antenne

anglaise, avec en sus, grâce à *Radio-Journal* de Prague, une conférence en espéranto avec auditions sur le compositeur tchèque Smetana!...

J'ouvre maintenant les journaux français. Dans *la Nature*, voici l'annonce du fait que l'École des P. T. T. a, le samedi soir 3 mars, transmis à l'univers, pour la première fois, un opéra entier, *la Flûte enchantée*. Et dans le *Radio-Magazine*, organe des « sans-filistes », je découpe un curieux bulletin de vote adressé au public et ainsi rédigé : « Questionnaire : Nom et adresse du votant, désignation avec durée en minutes pour chacun des genres que vous désirez entendre durant une émission de trois heures : savoir musique classique, opéra, opéra-comique, jazz-band, musique populaire, chansons, cours de la Bourse et des marchés, prévisions météorologiques, discours politiques, conférences littéraires, scientifiques et sociales, théâtre et déclamation, informations de presse, nouvelles sportives, histoires pour enfants, causeries pour la femme, leçons de langues vivantes. » Vous goûterez évidemment la saveur de ce pot-pourri. Suivant les votes, on accordera, à la majorité, un programme complet minuté.

Or, — j'y insiste, — ces choses ne sont point des rancars, des contes bleus, des anticipations : — ce sont des « faits » aussi catégoriques que les exige le magister de Dickens.

Et vous comprenez alors la légitime inquiétude qui s'empare de plusieurs dans le monde de la littérature et de la musique.

N'est-on pas ici en présence d'une dangereuse évolution ?

Le poste récepteur accroché au coin de l'oreiller ne va-t-il pas remplacer, pour beaucoup, la « présence réelle » aux salles de concert et de spectacle ? Le pavillon amplificateur dressé dans le dancing, dans le café, dans le cinéma, ne va-t-il pas faire des loisirs aux musiciens d'orchestre ? Et puis, pour ces morceaux expédiés à travers l'éther, pour ces opéras offerts à travers la nue à toute oreille, où seront les droits d'auteur ?...

L'autre jour, je rencontre un mien ami, qui me dit : « Charmant, le concert donné hier soir à la salle X... par M^{lle} Z.... » Alors, moi, bonne bête, je lui dis naïvement : « Vous y étiez ? Tiens, je ne vous ai pas vu. » J'avais oublié que mon homme tient une antenne branchée, — ô poésie ! — sur le tuyau de descente des eaux sales de sa cuisine. Aussi je renonce à vous donner le son de la phrase dont il me foudroya : « Moi ?... Vous rêvez, mon cher ! mais voyons, il pleuvait à torrents, je n'allais pas sortir... Non, non, j'ai écouté dans mon appareil qui, chaque jour, me donne la salle X... J'écoute, ou je n'écoute pas : là, j'ai écouté, et je vous dis : c'était charmant. » J'eus la fâcheuse idée d'insister : « Vous avez écouté, soit ; mais vous n'avez pas vu les artistes. » Il me riposta : « Ah ! je m'en passe bien ! Et puis vous savez, avant cinq ans, nous aurons la télévision branchée sur la radiophonie... »

Évidemment....

Mais alors, où allons-nous ?

Eh bien, j'estime, — quant à moi, — que nous allons, en plus grand, en plus vaste, en plus étendu, à une réédition de l'aventure dont les écrivains se laissèrent être les victimes aux origines du cinématographe. Et je crois que notre déconfiture ancienne doit servir à l'expérience d'aujourd'hui.

La radiophonie est un fait, — et un fait contre lequel il serait puéril d'essayer de dresser une négation. Un

fait auquel, en effet, la télévision ajoutera, demain ou après-demain, une force de plus, un élément de succès de plus. Et ce ne sera pas seulement lorsqu'il pleuvra que les « sans-filistes » innombrables éviteront la dépense et le dérangement d'une sortie du soir...

Alors, que faire ?...

Écrivains de théâtre, compositeurs, instrumentistes ont ici partie liée, car il s'agit de leur existence matérielle. Et avec eux les éditeurs de pièces, de monologues, de mélodies, d'opéras, opérettes, opéras-comiques se voient eux aussi en situation diminuée.

Mieux encore : il ne s'agit pas seulement du pain quotidien et des droits légitimes de tous ceux qui vivent du théâtre et de la musique. Il s'agit aussi du patrimoine moral français ; il s'agit de la propagande artistique, de l'enseignement musical, lyrique et dramatique, de la bonne exécution des maîtres, et puis de la compréhension du public. A ce dernier point de vue un exemple : l'autre jour, un directeur de poste émetteur a reçu une lettre furieuse d'une dame qui lui a écrit qu'elle avait été obligée d'arracher le récepteur à l'oreille de sa fille pour l'empêcher d'entendre une émission pornographique, et que si le fait se renouvelait elle déposerait une plainte au Parquet contre le poste à la longueur d'ondes duquel elle était accordée. Le directeur stupéfié, mis en présence d'un fait précis avec indication détaillée, rechercha le minutage de son programme : à ce jour, à cette heure, devant son poste, un artiste de l'Opéra avait interprété du Schumann... Que s'était-il passé entre l'émission et la réception ? Quel douteux mauvais plaisant s'était interposé sur la même onde ? L'impossibilité de la vérification de ces ondes fantastiques n'ajoute-t-elle pas un élément de plus au problème ?... Et ce fait ne prouve-t-il pas à l'évidence que les artistes français ont le droit et le devoir d'être mis à même d'exercer la haute juridiction et la haute réglementation sur les émissions françaises ?...

Alors, que conclure ?

Eh bien, voici ce que volontiers je proposerais, — toujours en me basant sur l'affaire ancienne du cinématographe. Ne pourrait-on « organiser » cette publication et cette exécution nouvelles ?...

Car en fait, ici, il y a « édition » s'il s'agit d'une œuvre nouvelle ; il y a « représentation » et il y a « interprétation », — trois faits eux aussi. Et trois faits qui donnent le droit légal aux intéressés de prendre la direction matérielle des choses.

De là à organiser non seulement la matérialité de l'émission, mais aussi à créer un répertoire radiophonique, distinct et parallèle du répertoire de concerts et du répertoire de théâtre, — peut-être la distance est-elle moins grande qu'on ne le suppose. C'est beaucoup une affaire de réglementation en ce qui concerne les propriétaires de postes récepteurs, — et une affaire de combinaison en ce qui concerne les artistes et leurs ayants droits.

Sans vouloir aller plus loin en cette voie où je ne fais que donner une idée qui m'apparaît à l'examen, — il me semble que auteurs, instrumentistes et éditeurs se doivent unir dans le but d'éviter que les œuvres ne soient pillées par mille impondérables émetteurs, de qui l'exécution ne serait soumise à aucune responsabilité et qui pourraient truquer, tripoter, dénaturer à leur aise, sans constat possible, — puisque autant en emporte le vent. Dans le but aussi d'éviter que ces émetteurs ne

battent monnaie sous une forme quelconque avec ces œuvres qui ont des propriétaires légitimes, seuls qualifiés pour en disposer à leur gré, dans des formes correctes, et en échange des justes droits desquels ils ont la jouissance. Dans le but encore de parer à l'organisation de trusts qui, vendant à des salles de danse, de projection, de café, des séances radiophoniques créeraient, au détriment des instrumentistes, deux ou trois orchestres-monopoles distribuant l'harmonie comme un compteur distribue l'électricité. Dans le but enfin d'empêcher cette radiophonie de venir, en une salle de spectacle ou de concert, pomper, dès la première minute de la répétition générale, pièce ou partition, et la répandre gratis en pomme d'arrosoir à travers villes et campagnes, ôtant ainsi à beaucoup l'idée de se payer une stalle, soit au théâtre original, soit le soir où une tournée apportera l'œuvre dans la province : car n'oublions pas que l'audition radiophonique offre encore bien des trahisons qui décourageront souvent le public en lui travestissant une œuvre.

Et ceci, d'ailleurs, amène à cette idée que la radiophonie pourrait bien être comme le cinéma, — c'est-à-dire exiger des œuvres spécialement conçues, écrites, présentées et exécutées dans le style spécial nécessité par le mécanisme même de cette invention neuve.

Hé oui ! une littérature et une musique radiophoniques, ce peut être la solution. Si nous la laissons échapper, gare à nous, car sans doute, dans la radiophonie, sévirait alors cette pauvreté niaise et vulgaire qui a trop régné dans le scénario cinématographique échappé aux directions des écrivains.

L'intérêt de l'art comme l'intérêt des artistes est donc, semble-t-il, que, prenant au sérieux, très au sérieux cette jeune radiophonie, nous la mettions et maintenions entre nos mains à nous, directement, sans la laisser métisser par personne. Seulement, attention, l'heure presse : saurons-nous, mieux que nous ne le fimes pour le cinéma, réaliser l'accord parfait ?

Georges-G. TOUDOUZE.

LA SEMAINE MUSICALE

Opéra. — Reprise de *Parsifal*, de Richard WAGNER.

A la veille de la semaine sainte, l'Opéra a remis à la scène le dernier des chefs-d'œuvre de Wagner, celui en lequel se résume tout son œuvre et qui lui donne son sens suprême. « Grand est le prestige du Désir, avait d'abord écrit le poète musicien en la dernière scène de *Parsifal*, mais plus grand est le pouvoir du Renoncement. » Le Saint plus grand que le Héros, l'Âme vivante dans le monde, mais n'y obtenant la paix, n'arrivant à la connaissance des choses et à la solution du problème moral de l'existence que par le renoncement, qui la rend divinement libre et qui est la forme la plus élevée de l'Amour ; voilà ce que symbolise le Graal au moment où Parsifal l'élève en ses mains prédestinées : Vérité du Salut qui se manifeste sans ombres, pôle de gloire où toute pensée, toute action doivent tendre, au plus haut de leur ascension sainte. Et on sait comment la musique magnifie cet extatique miracle d'art par la sainte puissance de l'émotion.

L'Opéra a présenté *Parsifal* avec soin et lui a assuré une interprétation brillante. M. Franz, l'inoubliable

créateur du rôle de Parsifal en 1914, s'affirme une fois de plus, par sa voix et sa diction, l'un des meilleurs artistes qui honorent l'art lyrique français. M. Delmas, qui a également conservé le rôle de Gurnemanz, est toujours superbe d'autorité ; de même M^{lle} Marcelle Demougeot fait toujours preuve, dans Kundry, d'une musicalité incomparable, MM. Rouard et Huberty ont, comme de coutume, composé et chanté magistralement les rôles d'Amfortas et de Klingsor. M. Narçon a prêté un accent impressionnant à la voix de Titurel. Enfin, le bourdonnant essaim des filles-fleurs qui, uniformément vêtues de rose, donnent un peu l'impression d'un pensionnat en récréation, a été brillamment conduit par M^{mes} Mireille Berthon et Marguerite Monsy.

Comme de coutume, MM. Philippe Gaubert et Pierre Chéreau méritent les plus vifs éloges, l'un pour son intelligente et vigoureuse direction musicale, l'autre pour son ingénieuse présentation scénique.

Paul BERTRAND.

La reprise de *Parsifal* a été immédiatement précédée de celle de *Cydalise et le Chèvre-Pied*. L'exquis ballet français de M. Gabriel Pierné a retrouvé le succès retentissant qui l'avait accueilli lors de sa création récente, ainsi que ses remarquables interprètes : M^{lle} Zambelli, M. Aveline et M^{lle} de Craonne. C'est M. Henri Büsser qui en a parfaitement dirigé l'exécution.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Nouvel-Ambigu. — *Féerie amoureuse*, de M. SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.

M. Saint-Georges de Bouhéliet ne s'est point cette fois mis en frais d'invention pour trouver une intrigue. M. de Bouhéliet est un poète, il compte sur la parure plus que sur la matière pour intéresser et éblouir son auditeur. L'amour est le sujet de sa féerie, bien joli sujet, mais combien traité depuis des siècles où l'amour a jeté tant de troubles, non seulement dans l'âme des particuliers, mais dans la marche des affaires publiques !

M. Saint-Georges de Bouhéliet a voulu nous montrer que l'amour n'obéit à aucune loi, qu'il est illusion et s'éclaire à des reflets changeants et mystérieux. Même ceux qui n'ont point été frappés de ce mal qui répand la terreur, et le bonheur aussi pour un temps, s'en doutaient quelque peu.

Une femme placée entre deux amants, l'un qui est l'habitude, l'autre qui est l'aventure, préférera toujours l'aventure. La danseuse Jacqueline Duparc est la maîtresse de Tullio, un de ses camarades : tous deux coulent une vie paisible, lorsqu'un soir survient le comte Philippe. Elle s'éprend de lui : le comte Philippe est un aventurier, ruiné ; Tullio le démasque, peu importe à Jacqueline, elle aime.

Dans une altercation entre les deux rivaux, Tullio est blessé ; Jacqueline qui survient emporte Tullio pour panser sa blessure. Philippe part pour les colonies, mais, avant de s'embarquer, il revoit Jacqueline : en une scène d'adieu, celle-ci lui avoue qu'elle l'aime toujours. Le soir même, Jacqueline danse à l'Opéra un ballet : *l'Embarquement pour Cythère*. Au moment où elle va entrer en scène, Philippe arrive ensanglanté, il s'est tiré un coup de revolver, il implore Jacqueline, mais